DE LA MANIÈRE GOTHIQUE

Ce petit traité a ſans doute été inſpiré à Monteſquieu lors de ſa viſite de l' « *admirable Galerie de Florence, où l'on ſuit pas à pas la décadence de l'art* ». *Il doit être très peu poſtérieur à ſes notes ſur* Florence *(a), auxquelles il a fait de nombreux emprunts.*

Ce n'eſt qu'une ébauche, qui ne porte aucun titre : celui ſous lequel ce traité eſt connu lui a été donné par ſon premier éditeur (b). Ce traité eſt demeuré à La Brède juſqu'en 1939 (c), date à laquelle il eſt entré en poſſeſſion de M. le préſident Schuman, qui a bien voulu nous autoriſer à le conſulter & à tranſcrire les extraits de Diodore de Sicile qui terminent le manuſcrit.

Le manuſcrit eſt écrit tout entier de la main de Monteſquieu, ſauf une feuille ſimple portant des extraits de Diodore de Sicile, ſous le titre : « Sur la Peinture & la Sculpture. D. » *Il ſe compoſe de 28 pages (250 × 190 millimètres) diviſées en trois cahiers de huit pages & un de quatre pages. Les pages 14, 24, 26, 27 & 28 ſont reſtées en blanc. On relève des notes & des additions dans les marges & des corrections dans le texte.*

(*a*) Publiées ci-deſſus, tome II de notre édition, pp. 1313—1356.

(*b*) *Voyages de Monteſquieu*... Bordeaux, Gounouilhou, 1896, pp. 367 à 375.

(*c*) Vente des manuſcrits du château de La Brède, 1939, numéro 4 du *Catalogue*.

La manière gothique n'eſt la manière d'aucun peuple particulier ; c'eſt la manière de la naiſſance ou de la fin de l'art, & nous voyons dans les monumens qui nous reſtent que le goût gothique régnoit dans l'Empire romain bien longtemps avant les inondations des Goths. Lorſque l'on commence à faire des figures, la première idée eſt de les deſſiner, & on les deſſine comme on peut. Dans la ſuite du temps, on ſonge à les mettre dans des attitudes convenables. On vient, enſuite, à leur donner du mouvement, &, enfin, de la grâce. [Les Grecs découvrirent d'abord, comme nous, lorſque des prêtres grecs & lorſque les antiques vinrent nous ouvrir les yeux, & lorſque les poètes grecs nous furent connus.] (*a*)

Lorſque l'art commence à décliner, on ne connoît plus ce qu'on appelle *la grâce*. Bientôt, on ne ſait plus donner de mouvement aux figures. Enſuite, on ignore la variété des attitudes. On ne ſonge plus qu'à faire bien ou mal des figures, & on les met dans une poſition unique. C'eſt ce qu'on appelle *la manière gothique.*

Cette poſition unique eſt celle qui ſe préſente d'abord à ceux qui ignorent l'art : de la roideur, de la dureté, de la ſymmétrie dans les diverſes parties du corps, &, comme pour en venir là, il faut auſſi avoir peu de connoiſſance du deſſin, aucune proportion dans les parties du corps.

Ces différens degrés où paſſe l'art depuis ſa naiſſance juſques à ſa perfection, & depuis ſa perfection juſques à ſa perte, ſe voit bien, d'un côté, dans les monumens que nous avons depuis le ſiècle où la ſculpture & la peinture a été renouvelée parmi nous, juſques à Raphaël & à Michel-Ange ; &, de l'autre, dans les monumens grecs & latins depuis les grands maîtres de la Grèce juſques au Bas-Empire, où l'on voit l'art expirer, & ſurtout dans cette admirable Galerie de Florence, où l'on ſuit pas à pas la décadence de l'art.

Tout le monde tombe d'accord que les Grecs ont pris leurs arts des Égyptiens, même juſques au culte de leurs Dieux. [Peut-être que les bonnes ſtatues égyptiennes ſont du temps des Ptolomées.] (*b*) Ils en ont donc pris la peinture & la ſculpture, deux arts eſſen-

(*a*) *En marge.* (*b*) *En note.*

tiels à la religion payenne. Mais, si la Grèce a pris ces deux arts des Égyptiens, d'où vient que les Grecs ont attrapé toutes les finesses de ces deux arts & les ont portés à la plus grande perfection, & que les Égyptiens ne sont jamais sortis de la manière que nous appelons aujourd'hui *gothique*, & qui est celle de tous les peuples qui ont travaillé à l'art sans le connoître ? D'où vient que les Égyptiens se sont, d'abord, arrêtés, & que les Grecs ont été jusques au bout ?

2° Les peuples qui ont eu la manière gothique (au moins pendant le temps qu'ils l'ont eue) ont toujours mal dessiné. En effet, il paroît incompatible qu'un peintre sache bien le dessin, & qu'il ignore les attitudes qu'on peut donner aux figures, qu'il les laisse dans une situation froide & dure. Mais d'où vient que cela ne se trouve pas ainsi chez les monumens égyptiens qui nous restent, & que les Égyptiens ont été une exception à cette règle ?

En effet, on voit les statues égyptiennes dans la position du monde la plus dure, &, d'un autre côté, une science de dessin dans les parties qui est admirable. Exemple de ceci se voit sur l'escalier de M. le cardinal de Polignac, à Paris. On y voit une statue égyptienne dans la manière ordinaire & avec une très-grande beauté de dessin.

[Milord Pembroke (*a*) a des statues égyptiennes & des statues de cette colonie d'Égypte que Sésostris fonda en Thrace. Il a, de plus, aussi deux statues qui ont servi au palais des vice-rois perses en Égypte, & qui portoient la porte de ce palais ; ce qui dément l'origine de l'architecture cariatide.

J'ai vu aux Archives de Turin la fameuse Table d'Isis, qui fut prise au sac de Mantoue, & qui est parvenue aux ducs de Savoye. Elle est d'une espèce de métal mêlé, comme du métal de Corinthe. Il faut en voir la description dans Ligorius & le père Mabillon. Le père Mabillon ne l'a pas donnée de la vraye grandeur de la table & n'a consulté qu'une fausse édition. Celle de Ligorius est de la vraye grandeur. Elle est très mal gravée & dessinée à la manière gothique. La main de l'ouvrier, s'il étoit habile, ne s'est trahie en aucun endroit. — Voir ce Ligorius dans quelque bibliothèque.] (*b*)

(*a*) Thomas Herbert, huitième comte de Pembroke (1656—1733).

(*b*) *En marge.*

Je trouve l'explication de tout ceci dans un paſſage de Platon. C'eſt au ſecond livre de ſes *Loix*, où, parlant de la diſcipline, & combien il eſt utile à une république que les poètes, les muſiciens & les danſeurs ſoyent bien policés : « Cela, dit-il, ne ſe trouve point dans la Grèce, mais eſt en Égypte établi par les loix ; ce qui eſt même ſignifié par leurs ſacrifices. Et il n'eſt permis ni aux peintres, ni aux autres artiſans, de faire paroître quelque choſe de nouveau ou d'introduire quelque autre invention, outre celles qui ſont de tout temps obſervées par l'uſage de la Patrie. Et vous trouverez que, depuis dix mille ans (ce qui n'eſt pas une expreſſion, mais un fait), les ouvrages des artiſtes ne ſont ni plus beaux ni plus mauvais, mais toujours faits de la même façon. » Ces faits rapportés par Platon une fois poſés, il eſt aiſé de voir que les ouvriers égyptiens travaillèrent comme on travailloit dans le commencement de la ſculpture en Égypte, & la Religion, à cet égard, ne leur permit de rien réformer. Mais cela n'empêcha pas qu'ils ne ſe perfectionnaſſent autant que la Religion le pouvoit permettre, & cela ne pouvoit pas être autrement, puiſque, chez un grand peuple, où la Religion demandoit une infinité d'ouvrages, il falloit qu'il y eût de bons & de mauvais ouvriers ; les bons peignoient toujours dans le goût ancien, mais de la meilleure manière que ce goût pouvoit ſouffrir. Les Grecs, qui n'étoient point gênés par la Religion, portèrent l'art infiniment plus loin, & les Romains ne ſe trouvèrent pas à une bien grande diſtance des Grecs, & les arts, par la Religion, furent retardés en Égypte.

Platon ajoute que les légiſlateurs égyptiens avoient auſſi preſcrit un genre de muſique & établi, par une loi conſtante, des chants qui repréſentoient la vraye nature des choſes. Il n'étoit donc pas permis d'en changer. Il y a apparence qu'ils portèrent l'art, à cet égard, auſſi loin qu'il pouvoit aller ſans s'écarter des formes de la Religion.

Les Grecs portèrent les trois arts qui ſe fondent ſur le deſſin à leur perfection. Le genre de leur religion & de leurs exercices, où ils voyoient des hommes nus, dans toutes ſortes d'attitudes, en firent le progrès. Il falloit qu'ils euſſent des Dieux à repréſenter en hommes, & il falloit qu'ils euſſent ſous leurs yeux des hommes

propres à être deſſinés, & qui leur fiſſent à tout moment ſentir les proportions du corps humain, les attitudes défectueuſes, & les mouvemens naturels.

L'extrême horreur que les Indiens ont pour la nudité fait qu'encore aujourd'hui, dans tout ce qu'ils peignent, ils ignorent le deſſin. Comment peindre les corps, lorſqu'ils en ignorent les proportions ? Comme les modes & les goûts ne changent jamais en Orient, il faut croire que la même raiſon a empêché les anciens Indiens de réuſſir dans le deſſin, comme elle a empêché ceux d'aujourd'hui. Il feroit ſans cela difficile à concevoir que, dans les grands empires de la Chine ou du Japon, les arts fondés ſur le deſſin ne ſe fuſſent pas perfectionnés ſi quelque cauſe particulière ne s'y fût pas oppoſée (*a*).

Les Perſes, qui n'avoient point de Divinités corporelles à repréſenter, ne durent pas porter l'art bien loin : c'eſt la dévotion ou la Religion qui encourage ces ſortes d'arts.

Lorſque les Payens ſe firent chrétiens, on n'acheta pas plus de ſtatues que de victimes. Il eſt vrai qu'Hadrien porta l'art de la ſculpture plus loin qu'elle n'avoit été ſous Auguſte. Mais on ſçait bien ce que peuvent les ſoins & les dépenſes d'un grand prince pour la perfection des arts. Celui-ci ne négligea rien de ce qui les peut faire fleurir. Mais, après lui, la raiſon que j'ai dite les fit tomber peu à peu.

Et il ne faut pas accuſer de ce changement les inondations des Barbares, ni mettre le goût gothique ſur le compte des Goths. Ces peuples ne menèrent point d'ouvriers avec eux. Ils n'en avoient pas même chez eux.

Les arts étoient déchus chez les Romains avant l'inondation des Barbares. Dans la fameuſe galerie du grand-duc de Florence (*b*), il me ſemble que l'affoibliſſement commence à paroître à Didius Julien. Le buſte de ſa femme Julia Scantilla eſt aſſez bon ; mais les draperies ſont moins fines, ſa chevelure eſt mal ajuſtée. Il ſembloit que les femmes ne connuſſent plus l'art de ſe coiffer avec grâce : elle a comme une perruque d'abbé. Celle de Didia Clara, fille de

(*a*) Cet alinéa eſt écrit ſur la dernière feuille du manuſcrit.

(*b*) *En marge:* Voir cela (M.).

Didius Julien, eſt comme une perruque un peu plus longue. Mammée eſt d'une très-pauvre ſculpture. Son fils Alexandre eſt encore moins bien : pour faire la barbe, ils ont fait groſſièrement des trous dans le viſage. Le vieux Gordien a une barbe faite avec auſſi peu d'art qu'Alexandre Sévère (*a*). Julia Mœſa eſt ſans art : il ſemble que le trou de ſes oreilles entre dans ſa cervelle. Dèce eſt d'un mauvais tour. Herennius, encore pis. Voluſien eſt une tête plus que commune. Pour lors, on ne trouve plus d'air de tête : tout eſt avec ce droit & cette roideur gothique. Enfin, la ſuite finit à Gallien. On a donné le nom de *Gallien* à une tête qui eſt très-bonne ; ce qui fait manifeſtement voir que ce n'eſt pas un *Gallien*.

. . . .

Le culte que la religion catholique permet de rendre aux images a beaucoup contribué à renouveler l'art, parmi nous, que ce même culte avoit entretenu chez les Grecs. Et, ſi la religion proteſtante avoit prévalu en Europe, de combien de beaux ouvrages aurions-nous été privés ?

. . . .

Les anciens Indiens, qui déteſtent apparemment la nudité comme ceux d'aujourd'hui (*b*) (car les coutumes ne changent jamais en Orient), n'eurent pas occaſion de ſe rendre forts dans le deſſin. Nous devons attribuer à cette ſeule raiſon, l'ignorance où l'on eſt dans tout l'Orient. On y a des ouvriers ; on y peint preſque toutes ſortes d'ouvrages ; on y a des couleurs très bonnes & des ſecrets pour les rendre vives. Ainſi rien ne manqueroit pour faire un bon coloris. L'ignorance du deſſin ſe répand ſur tout.

. . . .

On peut conſidérer avec quelle rapidité les Grecs allèrent de l'art à la perfection de l'art. Il n'y a pas un long trajet de la fondation des empires grecs juſques aux plus excellens peintres & ſculpteurs qui ayent jamais été. Il s'eſt coulé ... ſiècles depuis le commencement du Bas-Empire juſques à ce que quelques prêtres grecs donnèrent à Cimabuë & à Giotto quelques foibles rayons de lumière. Ils en reſtèrent là juſques à ce que la vue des antiques

(*a*) *En marge :* Voir cela (M.).

(*b*) *En marge :* Voir ce que dit Platon ſur la nudité (M.).

ouvrît l'efprit de Michel-Ange & de fes contemporains. Les Grecs eux feuls ont fait ce que nous n'avons pu faire que par eux.

On peut remarquer cette même rapidité dans les diverfes parties de la poéfie. Les Grecs ont inventé la tragédie. C'eft le divertiffement des vendanges qui le fit. Voyez la rapidité avec laquelle ils ont été à la perfection ; fi bien que les règles qu'ils ont établies fubfiftent toujours. Les règles d'Ariftote, formées fur les tragédies d'Éfchyle, de Sophocle & d'Euripide, font encore des règles pour nous aujourd'hui, &, malgré le changement de mœurs, nous ne pouvons nous en départir.

Homère, leur premier poète, nous a donné les deux feuls genres de poème épique que nous connoiffions encore. Ils ont trouvé la paftorale, & nous l'avons. Les Latins n'ont rien ajouté aux divers genres de leurs poéfies que celui que Martial nous a donné, & que nous aurions très-bien fait de ne pas recevoir.

Ce n'eft pas la longueur des temps qui prépare les arts ; ils naiffent tout à coup d'une certaine circonftance. Nous faifions des pièces de théâtre avant Corneille & Rotrou. Nous les aurions faites toujours auffi mauvaifes, fi les ouvrages des Grecs n'avoient éclairé ceux qui avoient reçu de la Nature un génie propre pour le théâtre.

Il y a au Baptiftère de Florence des portes de bronze avec des bas-reliefs de Ghiberti, qui font très-bons. Je voudrois fçavoir s'il y avoit, dans ces temps-là, un peintre qui fît d'auffi bons ouvrages de peinture que Ghiberti en faifoit de fculpture. Peut-être les ftatues & les bas-reliefs des Grecs, ayant ouvert le génie fur le deffin, les fculpteurs ont été plus tôt en état d'en profiter que les peintres : l'imitation étant (fi j'ofe parler ainfi) plus immédiate.

. . . .

Les Romains prirent les arts des Grecs, comme ils prirent des Afiatiques les manières efféminées. Quand ils eurent fait porter en triomphe les tableaux & les ftatues de la Grèce, ils fe perfectionnèrent dans le deffin : la fculpture commença à fleurir à Rome & fe perfectionna jufques à Hadrien. Après quoi, il tomba peu à peu. A mefure que les Chrétiens fe multiplièrent, on acheta moins de ftatues ; de même que Pline dit à Trajan qu'on n'achetoit plus de

victimes. Ce grand nombre d'ouvriers qui étoit à Rome ne fut plus ſi occupé. Bientôt les ouvriers devenus pauvres n'eurent plus une certaine émulation. De plus, le long ſéjour des Empereurs dans les provinces acheva de perdre cette école de Rome, où le bon goût avoit régné.

. . . .

Sur la peinture & ſculpture. D (a)

Diodore, livre I[er], partie 2[de], dit que Cambyſe, après avoir enlevé les richeſſes des principaux peuples de Thèbes, tranſporta les ouvriers en Perſe, dont il ſe ſervit pour les villes royales de Suze & de Perſepolis, que les Perſes emportèrent ou conſommèrent par le feu plus de trois cens talens d'or & deux mille trois cens d'argent. Extrait de Diodore, p. 322.

Le même, p. 328. Il traite les malades ſelon les règles données par les anciens auteurs. Si, avec les règles contenues dans les livres ſacrés, on tue, on n'eſt point puni, mais, ſi l'on a traité le malade d'un autre manière, on eſt puni de mort.

Ils avoient cette adreſſe, inconnue aux Grecs, de faire faire par pluſieurs ouvriers une ſtatue qui paroiſſoit ſortir de la main d'un ſeul : *Res miranda*, dit-il, *ut quandoque ex 40[ta] partibus unica ſtatua componeretur, non oculis totius ſtatuæ compoſitionem metiebantur*, mais avec pluſieurs morceaux qu'il aſſembloit ſelon certaines meſures, ils faiſoient une ſtatue. P. 45.

* *Palladium ex oſſibus Pelopis factum*, p. 331.

Au livre 3, p. 304 de l'Extrait, le même Diodore dit que l'Égypte doit tout à l'Éthiopie, ſa terre même, qui eſt un limon de l'Éthiopie, le culte des Dieux, la cérémonie des ſépultures, l'uſage des ſtatues & les caractères ſacrés.

(*a*) Feuillet iſolé, à la fin *de la Manière gothique*.